

La terre

Thanatologie de la ville

Serge Salamin

Volume 38, numéro 4 (226), août 1996

La terre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32478ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Salamin, S. (1996). Thanatologie de la ville. *Liberté*, 38(4), 106–111.

SERGE SALAMIN

THANATOLOGIE DE LA VILLE

Le corps terrestre, de la même main criminelle qui met en péril le corps humain, est menacé. Mais, contrairement à la nature qui finit toujours par reprendre ses droits, la Cité ne possède pas de ressources « naturelles » propres à sa régénération. Si le brin d'herbe, malgré l'acharnement de l'homme, se fraie un chemin à travers le bitume fissuré, jamais la façade pulvérisée ne renaîtra de ses cendres. La Cité est aujourd'hui une espèce en voie d'extinction. Elle se résume à cette vieille partie historique et désuète abandonnée aux hordes de touristes émerveillés. Car l'homme, qui jadis bâtissait des royaumes, ne s'occupe plus que de construire des villes. Des villes qui se réduisent à leur fonctionnalité – on y dort, on y travaille, on y consomme, on s'y meut. Je ne défends pas l'idée de la préservation obligée, ni celle de la plus-value intrinsèque des œuvres du passé. Je dis simplement ceci : le citoyen d'aujourd'hui détruit ses symboles architecturaux sans se soucier de les remplacer. Pendant des siècles, les villes ne cessèrent d'évoluer, se métamorphosant au goût de l'esprit du temps. L'esprit présent serait-il réfugié si loin que nous n'avons plus aujourd'hui que le goût de fabriquer des boîtes à souliers ? Les cordonniers-ingénieurs ont pris la place des artistes-architectes.

Si l'écologie est bien la science qui étudie le milieu où vit l'être humain, elle doit avoir la ville au cœur de ses préoccupations. Non pas la maison – comme l'origine grecque (*oikos*) du mot *éco* nous le suggère –, ce lieu privé échappe au politique ; ni la terre, ce qui suppose une volonté de réduction des œuvres de la civilisation ; mais la Cité – lieu de la parole et du symbole, véritable habitat de l'homme. L'environnement de l'homme est d'abord urbain. C'est cet espace qu'il s'agit d'organiser. L'écologie cherche à préserver l'habitat humain, mais elle l'envisage d'une manière trop vaste, de sorte qu'elle donne l'impression de ne s'appliquer qu'à la conservation de la nature. Demandons-nous s'il s'agit là de la science qu'il nous faut. Peut-on se fier à l'écologie pour rétablir les paramètres qui referaient du milieu humain un milieu viable ? Assurément non. La société a perdu le secret de sa cohésion et ce n'est pas l'écologie qui le lui rendra.

Dans les cités antiques, l'homme rivalisait de grandiose, de richesse et de beauté avec la nature. Quelques villes sont encore aujourd'hui à la mesure de cette ambition, d'autres sont les témoins fossilisés d'une activité passée. Peut-être est-ce la nostalgie cambrienne du fauve traversant en symbiose un décor féérique qui poussa l'homme à se donner un environnement aussi démesuré. C'est parce qu'il a perdu ce monde, qui lui appartenait, alors que le lion n'en est qu'une composante, que l'homme peut, sur le plan esthétique, en apprécier toute la grandeur turbulente. Les Cités furent bien autre chose qu'un simple espace fonctionnel, organisé et pratique, dont on se reposait les fins de semaines dans la campagne environnante. La magnificence architecturale de Paris, comme la verve des Parisiens, illustre le fait d'une civilisation où culture et monde symbolique, prenant en charge ce qui leur fait

défaut, affichent autre chose qu'une simple coupure avec le monde naturel*.

Le monde symbolique n'est lui-même (ou ne devrait être) qu'une forme d'état unifié, réélaboré, qui prendrait en charge son impossibilité. La frustration face à ce qui est à jamais perdu devient pour l'univers symbolique le moteur de la création. Ce qui ne veut pas dire que l'être social doit mettre au rancart son corps, la nature et ses pulsions. Car c'est l'expérience du corps qui fonde ou qui appelle une telle symbolisation. Le corps à corps devient l'épreuve par laquelle la raison, dans sa tentative de retrouver la totalité fusionnelle, échoue et se dépasse. Le monde symbolique, travaillé et infiltré par le domaine des pulsions, est celui qui ne se réduit plus à la réalité pragmatique ni aux divers paradis imaginaires. Cette raison qui s'investit de son espace pulsionnel appelle un état où l'homme ne reste ni dans sa condition d'être rationnel ni ne revient au monde des instincts – elle appelle un saut spirituel au-delà de l'homme et de l'animal. Ce passage vers le symbolique, qui est le seul espace spirituel retiré du ciel, n'est toutefois pas acquis. Il oblige d'aller au-delà du rêve et de la conscience critique.

Les symboles urbains exigent de parler d'abord et avant tout des gens qui les créent et de ceux qui les célèbrent. Ainsi la matière humaine, changeante et émouvante, est l'architecture première de la ville. Il suffit parfois de peu pour animer un ensemble et un lieu. Ce peu participe au mystère. Une certaine géométrie, quelques rues typées, une butte boisée qui attire et un brassage heureux des cultures peuvent contribuer

* De même New York, malgré son apparente décadence, a su donner à ses bâtiments modernes valeur de symbole. Peut-être celui de l'argent et des géants financiers, mais symbole tout de même.

à donner une âme à une ville quelconque, alors que de somptueuses villes architecturales ne savent plus animer la vie des foules qui les habitent et laissent parfois un arrière-goût de mort et de corps désincarné. Car l'architecture n'est jamais qu'un prétexte à la vie des foules, qui y fêtent et y célèbrent; qu'un contenant vide qui ne serait rien sans les foules qui en sont le contenu. Si bien que le génie des masses réussit parfois là où tout semblait impossible. Mais il ne faut pas penser que cet aspect aléatoire et jamais complètement prévisible des ensembles de hasard sera éternel. Il se pourrait que, par dégénération ou par impuissance à se régénérer, le strict minimum symbolique nécessaire à la vie des foules vienne à manquer.

À un moment où la cohésion citoyenne semble plus dissolue que jamais, deux anciens mythes cherchent de nouveau à présider l'organisation humaine : mère-patrie et mère-religion semblent bien déterminées, par un jeu de complémentarité ou d'opposition, à fixer le destin du monde d'aujourd'hui. Ces mythes se veulent une réponse à la raison d'un monde de pères devenus banquiers (et parfois balayeurs de rue) au sein d'un grand marché commun unifié par l'arithmétique de la monnaie et par la loi des standards. Ces mythes toutefois ne libèrent pas le symbole de sa rigidité formelle; simplement l'émotion est mise au service d'une uniformisation encore plus grande. Je crains de même que l'écologie, en se présentant comme le mythe moderne d'une nouvelle vie communautaire, ne vienne qu'ajouter au muselage de l'imaginaire collectif: il ne nous reste plus que la bête.

Il faudrait donner aux foules des images fascinantes, capables de rivaliser de séduction avec celles des cultes divers qui cherchent à les regrouper en les fanatisant: les arts, la danse, la musique, la peinture, la

sculpture mais aussi et surtout les monuments, les places publiques, les cérémonies civiques et tout autre symbole urbain à valeur de ralliement et de festivité, doivent s'affirmer devant ces tristes parodies d'organisation des masses qui semblent aujourd'hui renaître de leurs cendres. Il nous manque une science qui saurait redonner des espaces symboliques propres à la vie des ensembles et à celle des Cités. Est-ce là une nouvelle utopie? Un nouveau mythe? Anticipant les besoins et les réactions des foules cette science devrait-elle se limiter à un rôle négatif de désamorçage face aux prophètes de hasard tentés de prendre la place de cet espace symbolique devenu vacant? Sommes-nous devenus si démunis qu'il ne reste plus, à tous ceux qui cherchent où vivre, que la littérature, l'espoir d'une communauté abstraite et négative, fondée sur l'infinie richesse que représentent les milliers de mythes individuels soutirés à la vie quotidienne?

Il reste encore la possibilité d'atteindre un point limite: que la perte de la symbolique urbaine devienne elle-même la possibilité d'en retrouver le sens. La ville, réduite à rien, ne peut plus servir d'objet de distraction. L'homme, dans ce dénuement extrême, est laissé à lui-même. Il ouvre la fenêtre, une brise caresse son visage, et, stupéfait, il ne cherche plus désespérément à rejoindre les tumultes citadins, car le vent, au passage, lui en a révélé le secret: le frisson nostalgique d'une communauté aux yeux de laquelle les formes passées et grandioses de la Cité n'apparaissent plus autrement que sous l'aspect du cri.

En nous appropriant la symbolique urbaine, c'est paradoxalement le monde naturel que nous pouvons espérer nous réapproprier; non plus le jardin élargi et balisé des promenades le dimanche après-midi, mais bien l'ancre noir d'un espace inhospitalier qui confine

les gens à la maison et leur fait clore les volets les soirs d'été orageux et lourds, tandis que la violence des éléments reprend ses droits. La furie des éléments, les jeux d'ombres et de lumières, les formes naturelles devenues tragiques, rejoignent alors l'exubérance outrancière des boulevards illuminés à côté de la clandestinité insolite des ponts et des ruelles.